FRC 1071

Case FRC 1805

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR J. CH. BAILLEUL,

PRÉSIDENT DU CONSEIL DES CINQ-CENTS,

Le 2 pluviôse, répondant au 21 janvier (ancien style),

AVANT la prestation de serment de haine à la royauté et à l'anarchie.

Séance du 2 pluviôse an 6.

CITOYENS REPRÉSENTANS,

Cette journée, qui répond au 21 janvier de l'ancien style, est consacrée à un devoir aussi imposant qu'il est cher aux républicains : nous allons renouveler les sermens de vivre libres ou de mourir. Placés entre la la liberté qui nous a déja faits puissans sur la terre, et grands aux yeux des nations, qui nous montre de bien

THE NEWBERRY LIBRARY

près la paix avec toutes les douceurs qui l'accompagnent, et un tombeau où descendit la tyrannie avec la trahison, nous allons jurer que ce tombeau ne se rouvrira jamais, et que nous sommes dévoués sans réserve à la liberté, qui vivifie, qui embellit et honore tout ce qu'elle environne.

Il méritoit d'être un jour religieux le jour qui creusa un abyme entre une monarchie qui n'étoit déja plus et la République naissante; le jour où des milliers de créatures humaines cessèrent d'être les sujets, c'est-à-dire, la propriété d'un homme; le jour où le système politique de l'Europe fut rompu, puisqu'une partie considérable de son territoire fut enlevée à l'usurpation et aux droits de successibilité envahis par quelques familles; le jour où une autorité non moins absurde, et sans doute encore plus atroce, cette autorité purement spirituelle, qui, décorée d'une triple couronne, plaça le siége de l'humilité et de la pauvreté au dessus du trône des rois et au milieu des richesses dont elle dépouilloit les peuples; le jour, dis-je, où une telle autorité, au moins pour la France, fut précipitée avecun roi.

Mais combien nos sentimens deviendront plus recueillis, plus pénétrans, lorsque nous nous reporterons à la cause d'un aussi grand bienfait!

Lumières de la philosophie, consolation, espoir des foibles humains, émanation sublime de la divinité, c'est toi qui perfectionnas la pensée, qui révélas les principes de la morale et de la politique, les droits des peuples et les injures des rois; c'est toi qui marquas cette époque d'un sceau qui la distinguera à jamais des événemens les plus fameux.

En effet, citoyens représentans, remontez aux temps les plus reculés dont nous ait parlé l'histoire : vous trouverez quelquefois un instinct ardent, un sentiment vif de la liberté; mais nulle part vous n'en verrez ni la raison ni le principe.

Les révolutions furent jusqu'à ce jour le combat de l'oppression contre la tyrannie, de l'ambition contre la liberté, de la nécessité contre la licence, de l'erreur contre d'autres erreurs. On devenoit libre, parce qu'on étoit tyrannisé; on retomboit sous le joug, parce qu'on ignoroit les principes fondamentaux de l'organisation des sociétés.

Parcourez les philosophes de l'antiquité; examinez leurs institutions: vous y trouverez une connoissance profonde des passions des hommes, des définitions exactes des formes de gouvernement connues jusqu'alors, et des combinaisons dont elles sont susceptibles, des observations si rigoureuses sur les symptômes de la force des états ou de leur décadence, et sur les événemens politiques, qu'ils avoient réduit en science l'art de les conserver ou de les détruire; mais vous n'y trouverez point l'élément constitutif des sociétés qui protége sans avilir, qui, consacre les droits de l'homme, l'égalité entre les citoyens et la souveraineté des peuples; principe qui en excluant l'hérédité et les privilèges, détruit les germes les plus funestes des fléaux qui assiégèrent l'humanité, enlève l'homme aux caprices d'un maître pour le rendre à la dignité de son existence, proscrit tout autre empire que celui de la raison et de l'utilité commune, et ne reconnoît dans un gouvernement que l'organe des lois et de la volonté publique; principe éternel comme la nature, que l'on pourroit obscurcir un instant, mais qu'on ne peut plus détruire. Semblable à toutes les vérités, aussitôt qu'il fut émis il jeta des racines profondes, il étonna les regards; tout ce qui lui fera obstacle sera renversé, et tôt ou tard tout ce qui réfléchit deviendra sa conquête. C'est une révolution, dans l'esprit humain, qui, pour la première fois, a amené une révolution dans les choses.

Eh! combien étoit-il difficile en effet de réaliser ces

conceptions sublimes ? et quelle est la puissance de la vérité, puisque malgré tant de préjugés, d'erreurs et d'intérêts, elle a déja obtenu un succès si marqué dans la plus belle partie de l'Europe !

La science politique, quoique la plus importante pour les hommes, devoit être long-temps ignorée.

L'esprit humain ne se perfectionne que par l'expérience et la réflexion. La vérité est un bien que l'on n'obtient que par la patience et l'opiniâtreté, et la science ne commence que là où le principe est découvert. Cependant les hommes se trouvant réunis en société, il falloit, pour éviter une destruction totale, se soumettre à une organisation quelconque. Le hasard, l'ambition, la violence, présidèrent à ces commencemens; le besoin commandoit quelques institutions, arrachoit quelques lois, mais sans les rapporter à aucun principe ni à aucun droit. Cependant la présence de la nature, et, bien plus encore, ses accidens et ses phénomènes frappoient les regards et épouvantoient l'ignorance. Des esprits hardis et entreprenans, des imaginations ardentes s'emparèrent de ces frayeurs, bâtirent des systêmes et firent parler la divinité.

Ils mêlèrent à ces chimères quelques maximes générales de conduite, dont tous les hommes sentent la bienfaisante nécessité; l'erreur en acquit plus de force. Les gouverneurs d'hommes ne parloient qu'au nom de leurs droits ou de leurs armes, ceux-ci parlèrent au nom de Dieu. Alors nécessairement le voile qui couvroit la vérité devint plus épais, la confusion des idées fut plus grande, et les sociétés, sous mille formes différentes, se trouvèrent dans un chaos inextricable; ces erreurs en vieillissant devinrent sacrées, les habitudes se formèrent, et le temps sembla légitimer toutes les usurpations. C'est ainsi qu'a été gouvernée l'espèce humaine, si l'on en excepte quelques lueurs passagères, comme les beaux temps de la Grèce et de Rome.

En même temps que le monde ainsi tourmenté marchoit à travers les absurdités, les erreurs, l'ignorance et les crimes, leur résultat dans tous les âges, une classe d'hommes, exception honorable dans l'histoire de l'humanité, étudioit la nature, observoit ses phénomènes, considéroit l'homme sous tous ses rapports. Les erreurs dans les sciences physiques se dissipoient; la superstition laissoit échapper de jour en jour quelques-unes de ses pratiques; les usurpations trop criantes étoient réprouvées. A mesure que la lumière approchoit de ceux qui se regardoient comme les maîtres du monde, ils étoient étonnés que leur domaine s'embellît, et que les moyens d'administration se simplifiassent dans leurs mains; ils attribuoient à leur habileté cette perfection que la philosophie introduisoit insensiblement dans le corps social; ils jouissoient de cette lumière sans remarquer qu'ils n'en étoient pas le foyer, et que bientôt, dépouillés par elle de l'illusion qui les avoit environnés, ils alloient disparoître comme les restes impurs des instrumens de malheur et d'opprobre qu'elle avoit détruits.

En appliquant ces observations à notre patrie et à nous-mêmes, que l'on juge du bienfait vraiment inconcevable que nous devons aux progrès des connoissances humaines. Si l'on se retrace la chaîne des absurdités, des préjugés et des crimes dont nous fûmes accablés pendant près de quinze siècles, on concevra alors, malgré le sourire dédaigneux de la sottise et de l'ignorance, quelle conquête nous avons faite, et combien peu elle nous a coûté en comparaison de sa valeur; on concevra combien ils sont vils et méprisables ces êtres dégradés qui osent encore parler de leurs quinze siècles de monarchie, des torts de la philosophie qui a dérangé une si belle institution, et des malheurs attachés au système républicain, où, selon

eux, tout est faction, où l'esprit de sédition tient l'Etat dans une révolution continuelle.

Ne semble-t-il pas que ces quinze siècles de monarchie se sont écoulés dans la joie et le bonheur, au milieu de toutes les vertus !

Imposteurs, qui, par un tel langage, cherchez à séduire et à égarer; cette monarchie, fut-elle autre chose qu'une révolution continuelle, fut-elle un instant semblable à elle-même ?

Le partage d'un royaume grand comme un de nos départemens, sous les rois de la première race, entre quatre ou cinq rois, formoit-il une monarchie d'après l'idée que nous attachons à ce mot? Les maires du palais, sous les rois de la même race appelés fainéans, ne devoient-ils pas leur puissance à une révolution ? Peut-on comparer au temps de Charles Martel, au règne de Charlemagne, les temps où, sous leurs descendans, le royaume divisé en huit royaumes, ce ne fut, jusqu'à l'extinction de cette race, que *troubles*, *animosités*, *factions*, *guerres*, *brigandages et ruines*, et cela parce qu'il est reconnu, selon un historien, que tous ces rois avoient le cerveau un peu foible?

La féodalité établie sous les rois de la troisième race, dont les premiers furent maîtres d'environ cinq villes, n'a-t-elle pas donné lieu à des événemens sans cesse renouvelés jusqu'à l'abolition de la noblesse et des privilèges? Ils furent remarquables sous Philippe II, Louis XI, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV.

Il faudroit citer toutes les pages de l'histoire, si l'on vouloit se faire une idée de toutes les factions qui ont dévoré, ensanglanté la France sous la monarchie. Oui, grands partisans de la monarchie, qui croyez qu'il n'y a de factions que dans les républiques, examinez, depuis Pharamond jusqu'à Louis XVI, si jamais

république offrit le tableau de tant de guerres civiles, de tant de sang versé par les factions.

Mais qui pourroit peindre cette longue suite de crimes non interrompus, de calamités presque continuelles qui dévorèrent l'État sous cette domination de soixante-six rois, dont trois au plus n'ont peut-être pas mérité d'être châtiés du dernier supplice. Les meurtres de Clovis, les crimes d'une Frédégonde, tout le sang qui coula dans les guerres civiles de la seconde race; la France couverte de châteaux forts, de tours et de forteresses; des brigands appelés Seigneurs, interceptant les chemins et dévalisant les voyageurs, ou guerroyant entre eux en faisant battre leurs vassaux, traités comme les brutes les plus viles; ces guerres d'outre-mer, ces croisades, où des rois plus imbécilles encore que dévots alloient prodiguer dans une terre étrangère le sang de leurs sujets et le peu d'or qu'avoit la nation; ces croisades bien plus coupables, bien plus atroces, où un roi, armé de la main d'un pape, mettoit à feu et à sang une partie de la France; le despotisme sanguinaire d'un Louis XI; les prisons du Chatelet remplies deux fois, et deux fois vuidées par le massacre, d'après les ordres d'une reine de France; le sang qui couloit sur le quai de la Ferraille, faisoit rebrousser chemin au voyageur épouvanté; les assassinats rachetés à prix de l'argent que l'on donnoit aux prêtres; ces jours affreux où, à la voix d'un prêtre et d'un roi, soixante-dix mille citoyens sont égorgés, avec des circonstances qui ajoutent encore à l'horreur qu'inspire un tel forfait; ces guerres de religion, dans lesquelles, au nom d'un dieu de paix et de clémence, on se battoit à-la-fois sur tous les points de la France, et qui entraînèrent une misère telle que les campagnes restèrent sans culture, et que les chemins de communication entre les principales villes étoient couverts de ronces; les assassinats juridiques de Richelieu; les guerres de la Fronde; et ces

siècle réputé brillant de Louis XIV, mêlange inoui de proscriptions, de voluptés, de sang et de fêtes, où, à l'instigation d'un prêtre, cinq cent mille citoyens se trouvant entre des échafauds et des frontières dont on leur fermoit le passage, étoient pourtant forcés, pour éviter la mort, d'abandonner leurs foyers, et de porter leur industrie dans une terre étrangère ; par là Louis XIV croyoit expier le péché d'avoir eu des maîtresses : la misère effrayante qui accompagna et suivit les dernières guerres de ce règne ; les profusions insensées du Régent, et le gouvernement si plat d'un Louis XV, digne en tout de la crapuleuse débauche qui le signala, où les traités les plus humilians et les plus désastreux suivirent des guerres pendant lesquelles l'inhabileté des généraux couvrit la France d'opprobre et de ridicule au dehors, tandis qu'au dedans des prêtres portoient le trouble dans l'Etat, et désoloient les familles par les divisions et les haines qu'ils y semoient ; enfin le parjure et la trahison d'un Louis XVI.

Peut-on trouver au moins dans les institutions civiles quelque chose qui console de tant d'horreurs ? Quoi de plus absurde, de plus injuste, de plus bizarre que cette législation, sous le nom de lois coutumières, féodales et ecclésiastiques ! Les lois criminelles, digne émanation des lois ecclésiastiques, étoient atroces. La vénalité des offices de judicature et les arrondissemens des tribunaux ajoutoient encore à ces calamités. L'éducation étoit diamétralement opposée aux mœurs nationales, l'enseignement vicieux sous presque tous ses rapports. On ne peut rien imaginer de plus mal conçu que la législation de Colbert sur les manufactures et le commerce : les impôts étoient perçus sous les formes les plus vexatoires et les plus humiliantes. Les finances, excepté quelques instans sous Sully et sous Colbert, furent constamment mal administrées, et les dilapidations si grandes, que, sous Louis XV, lors de la guerre de

sept ans, la dépense de l'extraordinaire de la guerre, pour une seule année, monta à quatre cents millions; les denrées, tous les objets d'équipement et d'habillement valoient deux tiers moins qu'aujourd'hui.

Et cependant soixante-six rois avoient mis quinze siècles pour obtenir d'aussi beaux résultats : aussi les hommes eurent-ils une existence digne en tout d'un tel gouvernement. A genoux devant des prêtres, soumis aux superstitions les plus révoltantes, rois, princes, seigneurs, vassaux, trembloient à la voix du prêtre de Rome. Rome ! qui peut imaginer les crimes vomis de ton sein ? l'intrigue, la perfidie, le poison, le poignard, ce sont là tes armes. La postérité concevra-t-elle ton impudente autorité, tant d'audace d'une part, tant d'humiliation et de stupidité de l'autre ? Ah ! sans doute l'humanité sera vengée; brave Duphot, j'en prends tes manes à témoin; les trames d'une cour perfide et de prêtres plus perfides encore, s'il est possible, ont armé les mille bras qui t'ont lâchement assassiné; mais le sang qui jaillit de ta blessure se transformera en un faisceau de lumières, et montrera enfin aux peuples effrayés de quoi sont capables des prêtres, et quel est le Dieu qu'ils servent.

J'ai rappelé quelques-uns des traits difformes et effrayans de la monarchie; et si quelqu'un pouvoit croire qu'ils ont été chargés par l'imagination exaltée d'un républicain, je lui rappellerois ce qu'écrivoit, il y a un demi siècle, un homme célèbre, Voltaire. En parlant des quatorze premiers siècles de la monarchie, il dit : QUE LES HOMMES AVOIENT ÉTÉ GOUVERNÉS EN BÊTES FAROUCHES PAR DES BÊTES FAROUCHES.

C'est à un ordre de choses aussi extravagant que nous avons succédé, au milieu du désordre, des trahisons et d'une guerre universelle. Il est des personnes qui veulent bien s'étonner et se plaindre que

nous n'ayons pas porté notre ouvrage à sa perfection, que la législation ne soit pas réduite aux termes qui lui conviennent, que l'ordre et l'économie ne règnent pas dans les finances, et que tous les abus ne soient pas corrigés. De tels adversaires sont bien plus redoutables quand ils en sont une fois sur les malheurs qui ont accompagné la révolution. Ces malheurs ! Il est une classe de gens qui n'ont pas le droit d'en parler, ceux précisément qui en parlent toujours ; ils ne savent pas que beaucoup d'entre eux seroient bien près du châtiment, si on en punissoit les véritables auteurs. Ces malheurs, ils appartiennent à la monarchie et à ses partisans. Un roi traître et parjure fut la véritable, la première cause du 2 septembre et du 31 mai ; son crime rendit un grand mouvement nécessaire. De tels événemens déplacent tout, jettent la confusion partout ; ceux qui les ont rendus nécessaires sont les premiers coupables. Les émigrés et leurs partisans dans l'intérieur ont enfanté les terroristes ; il n'y auroit point eu d'excès dans la révolution s'il n'y avoit point eu de résistance, et bien certainement les excès n'ont point égalé les résistances.

Le dernier roi fut donc la première cause de nos malheurs ; il eut à expier ses crimes, ceux qu'il fit commettre, et l'héritage d'iniquités dont l'avoit chargé sa naissance. Et de qui fut-il secondé ? qui a survécu à l'exécution de ses perfides projets ? des prêtres et des nobles. Je ne parle point de ces hommes estimables qui n'ont jamais cessé d'être citoyens : mais quand presque tout le reste, parens, agens d'émigrés, conspirant sans interruption, sont cependant paisibles et jouissent de leur fortune, souvent pour corrompre ou pour alimenter les ennemis déclarés de la patrie, ils devroient, ce me semble, se louer de la complaisance des républicains. Ils ne savent donc pas à quel point leurs prétentions outragent l'humanité, et que dans des répu-

bliques qui existèrent autrefois en Allemagne, si des gentilshommes s'introduisoient sur leur territoire, ils y étoient *assommés* comme corrupteurs du genre humain, comme ennemis déclarés de l'ordre public : nous, nous leur avons permis de devenir des hommes.

Prêtres turbulens, nobles prétendus, partisans insensés de la royauté, les malheurs de la révolution vous appartiennent et sont votre ouvrage; mais tous les sentimens élevés, tous les actes d'un grand dévouement, les exploits de nos guerriers, la paix qu'ils ont donnée au continent de l'Europe, en reculant nos frontières, cette prépondérance que nous avons acquise dans nos relations avec les autres gouvernemens, tout ce qu'il y a déja de libéral, de magnanime dans notre existence civile et politique, ce sont là les fruits de la révolution : elle prospérera malgré vos efforts. La valeur des armées, l'union qui existe entre les premiers pouvoirs, malgré les nouvelles alarmantes que vous semez, qui existera malgré vos intrigues et l'art perfide avec lequel vous inspirez la défiance et soufflez la discorde, nous sont de sûrs garans, que le dernier de nos ennemis bientôt terrassé, nous recouvrerons par une paix générale tous nos moyens de prospérité.

Français, ne cédez plus à une influence désastreuse, ne suspendez pas plus long-temps le cours de vos honorables et brillantes destinées; vous ne pouvez un instant vous égarer sans porter la peine de votre erreur : tout acte qui n'est pas dans le sens de la République est une calamité; souvenez-vous des rebelles de vendémiaire et des traîtres de fructidor.

Pour nous, toujours fermes dans la voie du républicanisme et de nos devoirs, nous allons prêter ce serment que les ennemis de la patrie savent bien n'être pas vain. Ce serment consacrera cette nouvelle enceinte; il lui imprimera le caractère qui, dans les grandes catastrophes de la révolution, détermina cons-

tamment le succès pour la liberté : si des ennemis de la patrie, si des traîtres osent y porter un pied téméraire, l'air qu'ils respireront leur apprendra bientôt quel parti ils doivent prendre.

Nous la consacrons à la souveraineté du peuple sous les auspices de la paix continentale. Puisse cette heureuse circonstance être le présage du calme et de la sagesse de nos délibérations, de notre union, dont l'exemple efface les souvenirs douloureux, adoucisse les haines, arrête les vengeances ! que ces guirlandes et ces fleurs soient le symbole de la prospérité du peuple, de l'aisance et du bonheur dans les familles !

Mais tant de biens ne peuvent naître que de l'amour de la patrie et de la fidélité à remplir le serment que je vais prononcer. Que la main des parjures sèche à l'instant !

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR J. CH. BAILLEUL,

PRÉSIDENT DU CONSEIL DES CINQ-CENTS,

Le 2 pluviôse, répondant au 21 janvier,

Pour la plantation des arbres de liberté dans les cours du palais du Conseil des Cinq-Cents.

CITOYENS REPRESENTANS,

Quels souvenirs touchans rappelle la présence de ce signe de la liberté!

Il fut élevé avec la rapidité de l'éclair sur le sol de la

République, & annonça avec majesté la volonté de la grande nation d'être libre.

En même-temps que l'ivresse environnoit ces signes augustes, des citoyens encore plus dévoués juroient de défendre la liberté, les armes à la main.

Nous nous souvenons de vos sermens, braves armées, ils nous touchoient jusqu'aux larmes : avec quelle gloire vous les avez remplis ; Jouissez de vos triomphes ; ils ne seront pas mieux sentis par la postérité que par nous, & déja la renommée a publié vos travaux avec un éclat égal à leurs succès.

Et vous, braves grenadiers, dignes compagnons de nos périls ; qui représentez, qu'on me pardonne l'expression, qui représentez en quelque sorte les armées auprès de nous, avec quelle satisfaction nos regards se portent vers vous ! votre présence nous rappelle les actes héroïques que vous partageâtes avec nos frères d'armes, à Gemmappes, à Fleurus, & dans tant de combats, dont un seul eût fait jadis la gloire des généraux & des soldats. Quel courage vous montrâtes avec l'armée de l'intérieur en vendémiaire ! Quelle sagesse vous montrâtes en fructidor ! Toujours fidèles à la liberté, que cet arbre prête à vos braves camarades qui sont aux armées, à vous-mêmes, à vos enfans, un ombrage aussi doux que salutaire ! Que ces derniers y racontent vos hauts faits, en se disposant à les imiter, & qu'ils rendent impérissable la liberté que vos armes ont fondée !

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Pluviôse an 6.